

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre Premier

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

VOYAGE PITTORESQUE

SUR

LES BORDS DU RHIN

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Paris. — Vingt lieues au champagne mousseux. — Séparation des touristes. — Origine du nom donné au fleuve. — Formation du Rhin. — Trois ruisseaux. — Masséna. — Les victoires qui sauvent. — Reichenau. — Le duc de Chartres. — Un ancien élève de Louis-Philippe. — L'aubergiste de Reichenau. — Le pays des Grisons. — Une fourmière de républiques. — Le goitre. — Le Rhin à partir de Reichenau. — Coire. — Le palais épiscopal. — La cathédrale. — Les reliques. — Vue panoramique de la configuration montagneuse du bassin originaire du fleuve. — Le défilé de Luciensteig. — Une principauté liliputienne. — La capitale Vaduz.

Il y a deux ans, je partis de Paris avec quelques amis qui se disposaient à courir l'Europe, chacun de son côté : celui-ci allait en Valachie, celui-là à Constantinople, cet autre en Italie ; moi, je voulais revoir pour la troisième ou quatrième fois cette promenade dont on ne se lasse jamais, la promenade des bords du Rhin. A six heures du matin, nous quitions la gare parisienne par un vrai soleil d'été ; nous devons nous séparer à Strasbourg.

Nous voilà donc partis en nous promettant d'échanger au retour nos impressions diverses. En quelques tours de roues nous franchissons Noisy-le-Sec, Villecombe, Chelles, Lagny et cette terrible forêt de Bondy, qui est à peine un bois. De tous côtés, des ruisseaux, des prés verdoyants, de petits paysages et de petites buttes couronnées

de petits arbres; une nature peignée, crêpée, attifée, dont l'aspect n'est pas désagréable quand on ne fait pas intervenir les réminiscences du Tyrol ou des Alpes. Le temps de lire un feuilleton et l'on arrive en Champagne. A Épernay, le convoi s'arrête et l'aï chante dans tous les verres; à partir de là, rien n'empêche de faire une vingtaine de lieues au champagne mousseux.

A Vitry-le-Français, l'aspect du pays et des bouteilles change. Une nature aride et des goulots immenses. Voici déjà les longs tubes de verre sombre où est endormi le vin du Rhin, ce vin trop souvent, hélas! récolté sur les coteaux de la Moselle. En ces jours caniculaires, où les voyageurs les plus sobres subissent la tyrannie de la soif, la latitude des contrées se reconnaît moins par le thermomètre que par la différence des breuvages. Et c'est ainsi que le vin rouge vous mène au vin blanc, le vin blanc au vin gris pâle, et le vin gris pâle à sa triste seigneurie la bière de Strasbourg.

Courez vite, si vous en avez le temps, voir ces vieilles rues d'un aspect si étrange et ces maisons gothiques, qui ne tarderont probablement pas à tomber sous le marteau. A Strasbourg, comme à Cologne, comme à Mayence, comme partout, le moyen âge s'en va chaque jour, il s'écroule pièce par pièce. Encore un quart de siècle, et dans ces vieilles cités du Rhin il ne restera plus debout, de tous les monuments du passé, que les cathédrales. Mais aussi quel admirable poème que cette cathédrale de Strasbourg! On est préparé à l'admiration quand on va la visiter, et en la voyant c'est de la stupeur qu'on éprouve.

Toutes les fois que je peux me donner le plaisir de voir une vieille ville à vol d'oiseau, je n'y manque jamais. Du haut de la plate-forme de l'église, le regard plonge sur les belles provinces de la rive droite du Rhin. Dans la direction de l'île du Wacken, se dessine à l'horizon la montagne du Scherhal, au pied de laquelle est couchée Wissembourg; à droite, les cimes que couronnent les ruines du Gutenberg et de Trifels, ainsi que le mont Giesberg; au delà du Rhin, la chaîne de la Forêt-Noire, l'Echeilberg à l'entrée de la vallée de la Mury, les

Fromersberg, puis le haut plateau des Horisgründe, sur le revers desquels est creusé le sombre lac de Mummelsee. Après avoir sauté par-dessus les ruines du Furstenck et de Slauffenberg, le regard s'arrête sur les vastes bâtiments d'Ortenberg, reconstruits dans le style gothique, à l'entrée de la vallée de la Kinsig. En se tournant vers le sud, on aperçoit le sommet le plus élevé de la Forêt-Noire, le Feldberg, haut de 1,493 mètres. Partout des ruines, des châteaux crénelés, des campagnes superbes arrosées par ce grand fleuve dont on suit le cours aussi loin que peut s'étendre le regard; puis, du côté de la ville, des maisons noires, penchées, irrégulières, et s'épaulant comme un groupe de buveurs qui auraient de la peine à se tenir sur leurs jambes.

Je ne dirai pas un mot de Strasbourg en ce moment, je ne veux pas même visiter cette vieille ville; je la retrouverai sur ma route en descendant le Rhin depuis sa source jusqu'à son embouchure. Je quitte mes trois compagnons de voyage qui vont chercher fortune au pays du soleil, et je me transporte chez les Grisons, sur le bord de ces trois ruisseaux qui se réunissent près du village de Reichenau, et qui forment le plus grand fleuve de l'Europe.

Le Rhin, que les Allemands appellent *der Rhein* (nom d'origine celtique, dérivant du mot *Rhen*, qui signifie *couler*), a sa source dans les Alpes. Vous voyez d'abord le fleuve-ruisseau, le fleuve-enfant, et l'on ne se doute guère que ce ruisseau, dont les eaux murmurent sur un lit de cailloux, deviendra un peu plus loin ce superbe Rhin, qui baigne tant de villes célèbres, qui reçoit tant d'affluents avant de se précipiter dans la mer.

J'ai dit que le Rhin est formé de trois ruisseaux. Le premier prend sa source non loin du Saint-Gothard: c'est le Rhin antérieur. Il suit la vallée de Taretsch jusqu'à Discontis, que domine la célèbre abbaye de ce nom. Il va bientôt se joindre à un second ruisseau qui sort du lac Dim, et ces deux ruisseaux, grossis par une quantité de torrents

dans un parcours d'une quinzaine de lieues, se joignent, près du village de Reichenau, à un troisième, le Rhin postérieur, qui s'échappe des glaciers du Rheinwal, au pied du mont Adula.

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur.....

Ainsi parle Boileau.

Le berceau du Rhin a été le théâtre de grands événements contemporains. En 1799, Masséna avait reçu du Directoire le commandement en chef de toutes les troupes cantonnées depuis Dusseldorf jusqu'au Saint-Gothard. Ce choix heureux devait sauver la France. Et cependant Masséna ne pouvait prendre le commandement dans une situation plus critique. Il avait au plus trente mille hommes épars en Suisse, depuis la vallée de l'Inn jusqu'à Bâle. Il avait en présence trente mille hommes sous Bellegarde, dans le Tyrol; vingt-huit mille hommes sous Hotze, dans le Vorarlberg; quarante mille hommes sous l'archiduc Charles, entre le lac de Constance et le Danube. Cette masse de près de cent mille hommes pouvait l'envelopper et l'anéantir. Heureusement il y avait entre les trois généraux ennemis un tiraillement continuel qui les empêchait de se concerter pour une opération décisive.

Ces circonstances favorisèrent Masséna et lui permirent de prendre une position solide. Il combattit sur plusieurs points, à Aldenfingen, à Frauenfeld, et, s'il ne put empêcher la jonction de l'archiduc et de Hotze, il eut partout l'avantage, grâce à cette vigueur qu'il mettait toujours dans l'exécution. Six mois plus tard, il accomplissait une des plus belles opérations militaires dont l'histoire de la guerre fasse mention, en remportant contre Suwarow, ce barbare jusque-là réputé invincible, la célèbre victoire de Zurich. « Il faut admirer, dit M. Thiers, les batailles grandes par la conception ou le résultat politique; mais il faut célébrer surtout celles qui sauvent. On doit l'admiration aux unes et la reconnaissance aux autres. » Masséna venait de sauver son pays.

A Reichenau, tous les valets d'auberge vous conduiront à une petite résidence d'un joli aspect, située en dehors de la ville. Dans cette maison est une chambre assez vaste, au plafond ornementé, et dont les portes latérales sont décorées de fleurs peintes; des tableaux de l'école de Boucher sont pendus au mur. C'est dans cette chambre que le duc de Chartres, qui fut depuis Louis-Philippe I^{er}, enseigna pendant quelques mois les mathématiques, la géographie et l'histoire. On était en 1793, et le duc de Chartres, qui avait été obligé de fuir la France, avait vingt ans. Le jeune prince, dépourvu de tout, n'obtint cette place de professeur, aux appointements de quatorze cents francs, que grâce à un hasard heureux. Elle avait été promise à un gentilhomme émigré, M. le comte de Chabaud-Latour. Celui-ci tardant de se rendre auprès de ses élèves, M. de Montesquiou recommanda au bailli de Reichenau et au directeur de l'école le duc de Chartres, et insista pour qu'on l'acceptât comme remplaçant de M. de Chabaud-Latour. Le directeur de l'école et le bailli firent d'abord quelques difficultés et ne consentirent à agréer le jeune prince qu'après lui avoir fait subir un sévère examen. Le duc de Chartres en savait à lui seul plus que ses examinateurs, et dans cette circonstance, chose rare! sa supériorité ne lui nuisit pas. Il fut reçu et rempli avec zèle, pendant le peu de temps qu'il resta à Reichenau, les fonctions de professeur à l'école communale.

En 1836, un des anciens élèves de l'école de Reichenau et du duc de Chartres se trouvait à Paris dans un état presque misérable. Il écrivit au roi Louis-Philippe, qui le fit venir auprès de lui et lui donna une place dans l'administration de la liste civile. S'il est bon d'avoir des princes pour condisciples, il n'est pas non plus mauvais d'avoir eu un prince pour professeur.

Du reste, la tradition conserve à Reichenau un excellent souvenir du duc de Chartres. Un de mes amis passait dans ce village quatre ou cinq mois après la révolution de 1848. Le maître de l'auberge où il était descendu lui dit en soupirant : — Eh bien ! Monsieur, ce pauvre roi des Français a donc été renversé ? — Mais, oui. — Nous

sommes bien touchés de son malheur, nous autres de Reichenau, parce qu'il a été autrefois notre maître d'école et qu'il faisait sa classe, à ce qu'il paraît, à la satisfaction de la commune.

Le petit château dans lequel le jeune duc de Chartres exerça les modestes fonctions d'instituteur appartient aujourd'hui à une honorable famille du pays, la famille Planta, qui l'a fait en grande partie reconstruire et qui l'a beaucoup embelli.

Avant de nous mettre en voyage et de suivre le Rhin dans tout son parcours, disons un mot de ce pays des Grisons dont Coire est aujourd'hui la capitale.

Le pays des Grisons s'appelait autrefois la Rhétie et était habité par des Étrusques, qui vinrent s'y établir six cents ans avant Jésus-Christ. Conquis d'abord par les Romains, il appartint ensuite aux Ostrogoths, aux Francs, puis aux Huns, puis au duché d'Allemagne. Au moyen âge, les Rhétiens devinrent serfs et tributaires de l'évêque de Coire, des abbés de Discentis et d'un grand nombre de hauts petits barons dont les châteaux ruinés dominant encore tous les points importants des montagnes du pays. Après avoir longtemps souffert, les opprimés suivirent l'exemple qui leur avait été donné par les Suisses confédérés, ils s'insurgèrent pour reconquérir leurs droits. Différentes ligues furent formées, entre autres la célèbre *Ligue grise*, et en 1471 la haute Rhétie, qui prit le nom de pays des Grisons, devint une nation libre et indépendante, dont la constitution est encore plus populaire que celle des autres démocraties suisses.

Vers la fin du quinzième siècle, les Grisons s'associèrent à la Confédération helvétique, qui s'empressa de les recevoir au nombre de ses alliés. Ce fut en cette qualité qu'ils prirent une glorieuse part à la guerre de Souabe. Jusqu'en 1798, les Grisons ont formé une république indépendante; mais depuis l'acte de médiation, leur pays est devenu un des vingt-deux cantons. Il se divise encore en trois ligues, savoir : la ligue grise, la ligue de la Maison-Dieu, et la ligue des dix droitures. Ces ligues se subdivisent en vingt-cinq juridictions et demie, qui, partagées en juridictions secondaires, forment autant

de petites républiques, différant entre elles par leur constitution, leurs lois et leurs franchises. L'autorité suprême du canton est le grand conseil, composé de soixante-cinq membres.

Les habitants des Grisons forment, sous le rapport du langage, trois groupes bien distincts : une moitié parle le roman, deux cinquièmes l'allemand, et un dixième se sert d'une sorte de patois italien.

La population de ce pays est généralement belle. La grandeur de caractère s'allie à la beauté des formes chez ces hommes et ces femmes de race latine. Il est malheureux seulement que cette affreuse difformité du goître soit si commune, surtout parmi la plus belle moitié de la population. Le goître, presque toujours le goître. Si encore les femmes affligées de cette maladie la dissimulaient ; mais la coquetterie ne me paraît pas être le principal défaut des Grisonnes.

Déjà près de Reichenau le Rhin commence à être navigable ; le ruisseau prend de la force et porte des radeaux et des barques. Il abandonne le pays des Grisons, et pendant l'espace de vingt lieues il coule plus tranquille que fier à travers une magnifique vallée dont les deux rives sont parsemées de villes, de villages, de vieux châteaux, de maisons neuves. L'aspect de la décoration est en rapport avec l'attitude placide du fleuve. C'est un paysage pittoresque, mais doux ; une nature un peu sauvage, mais calme et comme recueillie.

Tout près du fleuve vous trouvez la capitale des Grisons, cette vieille ville de Coire, qui s'appelle *Char* en allemand, et dont l'évêché, le plus ancien de la Confédération, en était naguère le plus riche et le plus puissant.

Coire est d'origine romaine. Elle se divise en haute et basse ville. Sur une place assez belle, décorée d'une fontaine, se dressent les deux monuments de Coire : le palais épiscopal et l'église de Saint-Lucius, la cathédrale.

La cathédrale de Coire est une des plus anciennes églises qui existent. La plus ancienne partie de l'édifice, la partie romane, remonte, dit-on, au huitième siècle. Le portail principal, qui a les formes

arrondies de l'architecture bysantine, est décoré d'un rang de colonnes dont les chapiteaux sont sculptés avec goût. On trouve dans cette église quelques tableaux : la *Madone et l'Enfant*, de Stumm, un élève de Rubens ; le *Supplice de saint Laurent*, attribué à Holbein le Jeune, et enfin un tableau d'Albert Dürer. Les visiteurs qui aiment la vue des reliques peuvent en toute confiance s'adresser au sacristain, qui s'empressera de les conduire dans la sacristie, où il leur montrera les restes de saint Lucius, de sa sœur Ernesta, sainte peu connue, et de saint Placide.

Le palais épiscopal est aussi un très-vieil édifice. On y voit les portraits des évêques et des Grisons célèbres. De la terrasse de ce palais on a une vue magnifique : à droite, la chaîne latérale qui sépare Uri et Glaris des Grisons ; au fond, le Crispalt, le Badoutz, le Lukmanier et le Muschelhorn, ces montagnes de formation première, d'où s'échappent les trois sources du Rhin. Au nord-est, l'autre chaîne latérale, nommée Rheticon, parce qu'elle coupe en deux zones l'ancienne Rhétie. Cette terrasse est le belvédère, où l'on est le plus commodément installé pour embrasser d'un coup d'œil la configuration montagnaise du bassin originaire du fleuve.

La position de Coire en a fait une cité commerçante. Située au débouché de passages importants des Alpes, elle est l'entrepôt des marchandises qui vont d'Allemagne en Italie et d'Italie en Allemagne. Elle possède en outre des fabriques de macaroni et une vaste fonderie de cloches.

De Coire on va à Bregenz, placée sur le lac de Constance ; on traverse le Landquart, et laissant à gauche la route de Zurich, on se dirige au nord vers Maienfeld, petite ville qui n'offre d'intéressant que les ruines de son ancien château ; puis l'on traverse le défilé de Luciensteig, fermé par un corps de garde servant de poste, et un mur de retranchement qui défendait autrefois de ce côté l'entrée de la Rhétie. C'est là qu'en 1499 les confédérés battirent les troupes de l'empereur Maximilien. En 1799 et en 1800, les Français et les Autrichiens s'emparèrent tour à tour de ce défilé après plusieurs

combats sanglants et acharnés. On fait quelques pas et l'on voit une borne de pierre portant au sommet les armes des Grisons avec cette inscription : *Alt fry Rhoëtien* ; ce qui signifie : « L'ancienne Rhétie libre. » A partir de ce point vous n'êtes plus en Suisse, mais dans la plus lilliputienne des principautés allemandes, dans la principauté de Lichtenstein, qui a bien quatre lieues carrées, s'il vous plaît. Il y a en Angleterre, et même en France, des propriétaires qui ne sont pas princes souverains, mais dont les domaines sont plus étendus que ceux du prince de Lichtenstein, dont le nom ferme la liste des hauts personnages de l'almanach de Gotha. On aperçoit de là une grande partie du Rheinthal, cette vallée renommée par sa fertilité ; les montagnes d'Appenzell, le Gonzen, le Kammeck, le Balfries et les pentes boisées du Drieschwesterberg. Si tu as autant de peine à prononcer ce mot que j'en ai eu à l'écrire correctement, je te plains, ô lecteur !

La capitale de cet État microscopique se nomme Vaduz, et elle a neuf cents habitants, chiffre considérable pour une principauté si étroite. J'ai aperçu sur une hauteur une maison qui de loin joue le monument. On m'a dit que c'était le château du souverain. Quand par hasard l'habitant de la principauté de Lichtenstein s'oublie un peu dans sa promenade, il se trouve dans le Vorarlberg, et alors il est sur le sol de l'empire d'Autriche.

De Vaduz, on va en quelques minutes à Feldkirch, petite ville dominée par d'assez belles ruines, les ruines de Schattenbury ; on traverse ensuite Altenstadt et un joli village qu'on appelle Gœtzis, puis l'on arrive sur les bords du lac de Constance.